

Rhéa

Ne pas se m eler trop vite de remettre de l'ordre dans les déconcertantes amours.
Si douées pour déterrer l'introuvable chemin de la vie.

Nous nous sommes connues 9 mois. Dans ce drôle d'enfantement, je ne sais laquelle était la mère, laquelle l'enfant. Depuis votre mort je suis environnée de « jamais plus ». Ils se dressent comme des épées contre lesquelles je butte interminablement. Ils m'empêchent de recevoir quelque chose de l'ailleurs, de l'après où vous êtes. Je cherche en vain à les contourner. Je voudrais tant vous entendre là, maintenant, encore, mais je suis fauchée de « jamais plus » sous tous mes pas. Ils me plaquent dans *avant*, dans la perte de vous, ils me barrent la vue et le passage. On dirait que le manque ne veut pas finir de prendre corps et que je ne parviendrai jamais à l'épuiser. Combien de temps encore me faudra-t-il marcher ainsi dans votre absence, sans horizon, le cœur collé à votre voix et à vos gestes qui reviennent ?

J'avais tant de joie à prononcer votre prénom. Vous ouvriez les yeux ou seulement fr missiez des paupières. Jamais plus je ne poserai lentement mes lèvres sur votre front, et ce goût salé et tiède qu'elles avaient après et que j'emportais au-dehors comme un parfum.

Tous les jours où je vous ai vue étaient pour vous des jours de guerre. Tous, sauf le dernier.

Vous aviez fui le régime des colonels en Gr ce et la peur revenait sans cesse, immense, envahir votre chambre. Depuis votre amputation, elle enfantait des images si réelles et si terrorisantes que j'avais vraiment l'impression que la guerre était là, aux pieds de votre lit. « Ils disent que je suis folle ! Mais je sais bien ce que je vois ! »

Vous m'agrippiez par-dessus les barres de votre lit, soulevée d'épouvante, je vous abritais de mes bras comme je pouvais, jusqu'à ce qu'enfin vous redescendiez de votre effroi, puis imperceptiblement je vous ber ais, lentement vous reveniez au pays de maintenant, et je vous chantais des refrains doux. Parfois vous parveniez à pleurer et le sommeil vous cueillait au milieu des larmes. Et moi, je ne savais pas comment vous quitter sans rompre ce répit.

Un après-midi, vous avez vu un soldat en uniforme vert qui me visait de son fusil et vous m'avez tirée à vous en criant : « Pas la jeune fille ! Non ! Pas la jeune fille ! »

Les nuits surtout étaient terribles, peuplées d'incendies, de pendus qui défilaient dans le couloir, de cadavres recouverts de gravier à la h te.

Jamais plus je ne guetterai vos bras balbutiants qui s'élevaient maigrement dans l'air de votre lit et gravaient autour de vous d'étranges estampes que vous suiviez des yeux comme si elles allaient vous ouvrir une porte que je ne voyais pas.

De votre écriture indéchiffrable vous me confiiez des messages à transmettre aux vivants et aux morts, j'attrapais au vol ces petits papiers quadrillés parcourus d'encre et les sauvais de la tempête de votre lit. Vous me remettiez des numéros fantasmagoriques à appeler d'urgence, les chiffres débordaient des feuilles, vous recommenciez et marmonniez des mots à répéter. Parfois le téléphone sonnait et je tenais le combiné à quelque distance de votre oreille creusée d'escarres. Pour un instant, vous adoptiez une voix avenante, demandiez des nouvelles, faisiez la conversation. Je vous regardais, bouche bée. Puis, votre voix s'écroulait d'un coup, vidée par cet effort immense, vous détourniez la tête et au beau milieu de la conversation vous me faisiez signe de raccrocher. J'entendais à l'autre bout du fil votre interlocuteur qui vous appelait, je mettais le combiné à mon oreille à moi pour expliquer que vous étiez maintenant trop fatiguée, et je vous regardais quitter le rivage. Vous étiez déjà loin.

Sur le rebord de votre fenêtre, je voyais pousser les traces du passage des autres : une bouteille de bière à moitié bue, une fois du champagne dans la neige de l'hiver. Vous les gardiez précieusement, comme des reliques, jusqu'à en avoir bien épuisé toute la sève de mémoire. Il en fallait des jours et des jours avant que cela ne redevienne de simples choses.

La dernière fois que je vous ai vue, c'était un mardi. Vous êtes restée silencieuse longtemps. Puis vous avez ouvert les yeux, avez regardé droit dans les miens et vous m'avez demandé : « Mes yeux bougent encore ? » Vous vous êtes tue encore. Vous étiez recroquevillée, encore plus maigre que d'habitude, mais toute calme. Votre corps avait des frissons, des soubresauts, mais sans violence. Vos bras parfois s'élevaient encore dans l'air, comme avant, comme rêveusement. Une de vos mains a achevé sa course énigmatique sur la mienne, comme une feuille d'automne arrive au sol à l'issue de son imprévisible vol. Elle y est restée.

Au bout de longtemps, je vous ai dit : « Il faut que je m'en aille maintenant. » A l'entendre aujourd'hui, je me demande si ce ne sont pas vos mots à vous auxquels je donnais chair alors. Vous avez ouvert les yeux lentement. Lentement je vous ai embrassée sur le front. Quand je me suis relevée, votre regard m'a suivie, et vous avez dit : « Mon Dieu merci... mon Dieu merci... mon Dieu merci... » Trois fois.

Je suis partie.

Comment Dieu est arrivé d'un coup dans votre parole ? Nous n'en parlions jamais et je ne vous avais connue que noyée dans votre souffrance, passée et présente. Une fois, unique, vous m'aviez dit : « Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais pu faire » et aussi « je ne me suis pas préparée ».

Jour de Royaume où surgit soudain la gratitude comme un arbre, depuis la terre désolée de la peur et de la souffrance dont on n'attendait plus rien. Jour où la joie naît comme l'aube, sans raison, invincible, aussi longues que furent les heures englouties, aussi radicale que fut l'obscurité qu'elle déchire d'un cri.

Vous êtes morte le lendemain.

*Je sais bien, moi, que mon rédempteur est vivant,
que le dernier, il surgira sur la poussière.
Et après qu'on aura détruit cette peau qui est mienne,
c'est bien dans ma chair que je contemplerai Dieu.
C'est moi qui le contemplerai, oui, moi !
Mes yeux le verront, lui, et il ne sera pas étranger.
Mon cœur en brûle au fond de moi. Job 19,25-27*